

**AUBE NOIRE
À GIVERNY**

CHRISTINE CLOOS

**AUBE NOIRE
À GIVERNY**

Couverture :
Miles Hyman

© Editions des Falaises, 2022
16, avenue des Quatre Cantons - 76000 Rouen
102, rue de Grenelle - 75007 Paris
www.editionsdesfalaises.fr



L'aube est grise.
Trop grise pour ce « joli mois de mai, fais ce qu'il te plaît ».
Ce corps-là ne fera plus rien.
Un bras flotte, posé sur les longs filaments d'algues vertes qui tapissent le lit de la rivière.
Le meuglement d'une vache rappelle la présence des prés tout autour. Pour l'instant, la brume les a effacés.
L'eau qui coule est nette, précise.
Les troncs des saules sont droits, sombres. Le reste est flou.
Et toujours cette main alanguie balayée par les algues.
Une composition préraphaélite au pays de l'impressionnisme.
Si ce n'est le ruban jaune qui balise la scène, les hommes en combinaisons blanches agenouillés entre les arbres et le brancard des ambulanciers...
Il est huit heures du matin, en cette veille d'Ascension.
Ce qui est sûr, c'est que ce corps enchevêtré dans la végétation aquatique de l'Epte ne s'élèvera pas vers les cieux humides de Giverny. Il finira dans un tiroir métallique de la morgue.

1

Noyé. Un noyé sous cette pluie qui ravine les chemins de la colline et transforme la rue Blanche-Hoschedé-Monet en un torrent aux allures alpines.

Un ver de terre glissa le long de sa chaussure et, emporté par les eaux boueuses, atterrit sur la grille d'une bouche d'égout. Il se balança un instant autour du barreau de fer, tenta de s'y enrouler et fut projeté dans le trou noir par une seconde vague d'eau chargée des gravillons qui se détachaient du goudron de la chaussée. D'habitude, lorsqu'il voyait un ver de terre se tordre sur l'asphalte d'une route et commencer à se dessécher au soleil, il se penchait vers lui et, délicatement, l'attrapait avec ce qu'il trouvait, un petit bout de bois ou une feuille. Puis il le déposait là où la terre lui semblait grasse. Le ver commençait alors son travail de forage et il restait à regarder le lombric à l'œuvre jusqu'à tant qu'il ait entièrement disparu dans le sol.

Parfois, il fallait le réhydrater. S'il n'y avait aucune flaque d'eau à proximité et que tout était désespérément sec autour de lui, il crachait sur le petit corps devenu brun qui se tortillait à la recherche de l'humidité vitale pour lui. Sous cette salive visqueuse, le ver reprenait forme,

son corps se teintait de vieux rose et il renaissait ainsi à sa vie de ver de terre. Il pouvait recommencer ces mini-sauvetages plusieurs fois au cours d'une promenade, et alors un sentiment de satisfaction l'accompagnait durablement toute la journée.

Mais cette fois, un léger malaise s'installa en lui après la disparition du ver noyé dans la bouche d'égout du carrefour de la rue Blanche-Hoschedé-Monet et de la rue Claude-Monet dont la plaque en émail bleu était devenue l'accessoire indispensable aux photos des touristes. Pour l'instant, le seul être vivant qu'il vit après le lombric qu'il n'avait pu sauver de la noyade fut une tourterelle qui vola en rase-mottes devant lui en criant, affolée par le vent soudain qui se levait. Il referma le col de son blouson, sentit de l'eau s'infiltrer dans son cou et descendre le long de son omoplate. Tourner à gauche et longer les musées jusqu'à la petite chambre moquetée jusqu'au plafond de l'hôtel des Glycines ? Mieux valait finir noyé dans la rue Claude-Monet qu'étouffé par ces quatre murs pelucheux qui recrachaient une odeur fade de colle et de poussière. Il choisit de tourner le dos à la Fondation Monet et fit face aux nuages sombres venant de la côte d'Émeraude, regroupés pour l'instant autour du clocher de l'église comme des poussins autour d'une poule. Les huit coups de la cloche récemment remise en état traversèrent soudain le bruit de la pluie qui redoublait de violence et il se dit que le second carillon pourrait disperser peut-être cette masse menaçante. Mais, à la seconde salve, les nuages semblèrent prendre encore plus d'épaisseur et un grondement sourd couvrit la huitième sonnerie. Il accéléra le pas, longea la petite galerie tapissée de pervenches. Il vit un homme éteindre les lumières et s'approprier à sortir. En face, l'autre galerie avait déjà fermé sa porte. Il dépassa la charcuterie-épicerie-droguerie tenue par

M^{me} Leszeaux, toujours prompte à informer sa fidèle cliente des derniers « scoops » du village. Il avait eu l'occasion d'assister à un de ces forums-cancanage la seule fois où il était entré pour acheter des enveloppes et timbres, la charcutière ayant diversifié ses produits afin d'attirer le plus grand nombre. Les grandes surfaces avaient fait œuvre de sabotage, le temps n'était plus aux amateurs de charcuterie fine faite maison, les gens préféraient acheter des tranches de jambon bien roses sous cellophane, plus hygiéniques, plus faciles à conserver dans leur frigo. Le jambon un peu gris puisque sans colorant d'Henriette Leszeaux était réservé aux véritables amateurs, trop peu nombreux pour faire vivre un commerce comme celui-là.

Donc, depuis plusieurs années, on trouvait à la charcuterie des cahiers à spirale, des stylos. Des rames de papiers avaient envahi les étagères et s'alignaient à côté des boîtes de petits pois, de sardines et de sodas. Le journal local *L'Objectif* trônait sur son présentoir, près de la caisse enregistreuse. Pour l'heure, seul le néon bleu du tue-mouches électrique éclairait la devanture. Il longea la terrasse du restaurant l'Ancien Hôtel Baudy. Les parasols terracotta avaient été rentrés. Il regarda les vitres de l'autre côté de la rue qui ruisselaient de buée. Il vit en hachuré le visage d'un des serveurs qui semblait s'ennuyer ferme. Puis, il y eut le passage sans maisons, le pré à gauche, et le jardin Baudy à droite. Lorsqu'il les eut dépassés, il ne leva plus la tête, et marcha les yeux rivés au sol, car le vent avait redoublé de violence, la pluie cinglait son visage et il avait hâte de se percher sur le haut tabouret du restaurant de la Palette, et surtout de guetter les apparitions de Marianne, la jolie patronne.

2

Deux heures. Deux heures que Pierrot Mercier, l'organisateur de la kermesse locale, jacassait à tout va. Deux heures que « l'étranger », comme ils le nommaient ici, descendait blanc sur blanc et qu'il l'observait en coin. Marianne Dubois sentait ce regard peser sur sa nuque à chaque fois qu'elle lui remplissait un nouveau verre. Deux heures qu'Albert et Bernard, respectivement plombier et jardinier à la Fondation Maison Monet, répétaient que le village ressemblait de plus en plus à une fête foraine avec son petit train touristique, ses marchandes de glaces à tous les coins de rue, et les *trucks* qui vendaient des sandwiches « à la française ». Deux heures qu'elle avait envie de leur dire à tous d'aller se faire foutre. Ses cheveux sentaient le tabac, car la pluie avait chassé les fumeurs de la rue et, comme toujours, elle les avait autorisés à finir leurs cigarettes à l'intérieur du bar. Elle avait les jambes lourdes, elle rêvait d'une bonne douche. Seule. Seule dans le petit deux-pièces qu'elle occupait au-dessus. Elle fit une grimace à Pierrot qui voulait la convaincre de venir l'aider pour la soirée guinguette qu'il organisait prochainement sur le terrain communal. L'étranger intercepta le coup d'œil qu'elle jeta sur la grosse horloge à côté de la porte d'entrée.

Elle le vit se lever de son tabouret et sortir un billet de sa poche. Rien ne laissait percevoir, dans son attitude, le nombre de verres de vin blanc ingurgités. Elle lui adressa un vague sourire, c'est vrai qu'il n'était pas dérangeant, assis là sans rien dire dans son coin.

— Allez, on ferme !

Marianne claqua dans ses mains et fit le tour du comptoir.

— Oui, je mets cela sur ton ardoise, comme d'habitude, Pierrot.

Albert et Bernard finirent d'un trait leur demi et ouvrirent la porte d'entrée. Les nappes à carreaux rouges et blancs des tables alignées contre le mur se soulevèrent et se gonflèrent comme les voiles des petits dériveurs qui naviguaient sur la Seine à côté du pont de Vernon, pilotés par les enfants du club nautique. L'étranger les laissa passer, dit au revoir à Marianne, et reprit le chemin de son chez-lui provisoire.

3

Penchée sur le parapet du Pont-Neuf, elle regarde tourbillonner une branche morte emportée par les flots boueux de la Seine. Des mèches de cheveux fouettent ses joues. Une bourrasque la pousse un peu plus au-dessus du fleuve, elle sent son corps se soulever, la balustrade disparaît, elle vole à l'horizontale. Une péniche passe sous elle. Des passagers lèvent la tête et lui adressent de grands sourires. Une mouette la frôle en criant, le ciel s'obscurcit brusquement, elle ferme les yeux et se sent aspirée par les eaux grondantes.

Marianne se retourna brusquement et sa main tapa la table de chevet. Le sommeil la quitta instantanément, elle sentit le léger pincement au cœur qui suivait généralement ces réveils nocturnes. Elle regarda sa montre. Trois heures. Il lui sembla que ses rêves la conduisaient toujours vers ce sentiment de solitude qui la prenait aux tripes, et qui l'éveillait chaque nuit depuis un certain temps, à l'heure fatidique de trois heures. Était-ce le fait de se retrouver seule à gérer ce restaurant après que son associé l'ait laissée tomber sans grande élégance pour une affaire « en or » dans le midi de la France ? Elle repoussa ses draps et descendit se préparer une tisane dans la grande cuisine qui ressemblait plus à un

laboratoire qu'à une pièce chaleureuse dans laquelle on aime aller en pleine nuit se reconforter à coups d'eau chaude. Dehors, le vent soufflait toujours et les volets de la façade grinçaient comme s'ils voulaient sortir de leurs gonds pour rejoindre la danse endiablée des feuillages, celle des arbres de la forêt, tout entiers pris par cette frénésie sourde, dont elle sentait le bruissement autour d'elle. Elle pensa à la mince couche de vitrage à l'arrière de sa maison – les fenêtres ne possédant pas de volets de ce côté-là – qui l'isolait de ce monde extérieur redevenu sauvage à l'approche de la nuit, de cette fébrilité étrange qui semblait s'emparer de la colline et des bois voisins, entretenue par ce vent opiniâtre qui s'était installé à Giverny depuis une petite semaine déjà. Elle finit sa tisane dans son lit et laissa une veilleuse allumée. Le temps d'un jappement sec d'un renard, du cri d'un rapace et elle sombra dans le sommeil.

Le vent avait nettoyé les cieux durant la nuit, et c'était comme si une piscine s'était renversée au-dessus de sa tête lorsqu'elle ouvrit les volets de sa chambre. Le ciel était sans fond, immensément bleu, de ce bleu arctique des débuts de printemps, la lumière était nette, coupante. Elle s'attarda cinq minutes, les coudes posés sur la rambarde. Un merle se percha sur la branche d'un tilleul du jardin d'en face et il pencha sa tête. De son œil unique, il la fixait. Un rayon de soleil tapait sur le parquet et des milliers de points irisés brouillaient sa vision. Une goutte d'eau échappée de la gouttière s'écrasa sur sa main. Ces instants de bonheur brefs, lumineux lui enlevaient tout regret d'avoir quitté Paris et son trafic, Paris et son effervescence, Paris et son béton. Elle ne remerciait jamais assez ses parents de l'avoir incitée à se reconverter dans ce métier de restauratrice qu'elle ne connaissait pas du tout, de l'avoir aidée à acheter ce fonds de commerce à l'abandon

dans ce petit village qui attirait les foules et qui gardait aussi un « entre soi » qui lui plaisait. Ils avaient senti son besoin de retrouver une vie plus en harmonie avec ce qu'elle était. Ils la connaissaient bien. Et même si c'était difficile depuis le départ de son associé, même si, souvent, elle se sentait bien seule, même si, à Giverny, on la traitait encore de « Parisienne » malgré cinq années en totale immersion, malgré cinq années à adhérer à toutes les fêtes, les kermesses, à assister au Noël des enfants du village, à participer au concours de pétanque, au concours de la meilleure soupe d'automne, à donner des bacs de gratins préparés pour les artistes du festival de jazz, puis des tartes maison pour la fête de l'école, elle resterait toujours une pièce rapportée. Pourtant, elle connaissait mieux que quiconque les chemins de la colline, les bords de Seine et la forêt toute proche, peuplée de chevreuils et de sangliers. De toute façon, on était toujours « l'étranger » de quelqu'un et elle préférait rester « la Parisienne » à Giverny plutôt que de continuer à être une pauvre chose asphyxiée par l'absence de nature à Paris. Pour rien au monde elle ne retournerait vivre enfermée entre asphalte et murs gris. Le merle finit par s'envoler. Elle vit la voiture d'Alain, le cuisinier, se garer le long de la façade du restaurant, et l'entendit rentrer les poubelles dans la cour. Elle essuya sa main et referma la fenêtre. Après une douche rapide, elle descendit boire un café avec lui.

L'après-midi s'étira sans qu'elle se rende très bien compte du temps qu'il mit à le faire. Après le rush du déjeuner, elle laissa à Cindy Rault, jeune fille du village fraîchement embauchée comme serveuse, le soin de remettre de l'ordre dans la salle, tandis qu'elle allait planter les pensées qu'elle avait achetées la veille au marché, dans des jardinières destinées à ajouter une note de couleur sur la façade du restaurant, postulant

ainsi au futur concours des « maisons fleuries » mis en œuvre par Pierrot et qui consoliderait peut-être ses liens avec la communauté villageoise. Inconsciemment, elle l'espérait. Avec la soirée qui s'annonçait revinrent les habitués de l'apéritif, pause plus ou moins longue qu'ils s'accordaient alors que les derniers touristes, la plupart anglo-saxons, quittaient le restaurant à l'heure où le Français songeait à poser au micro-ondes un plat sous cellophane pour le dîner. Certains repassaient ensuite, ils ne repartiraient qu'après plusieurs regards appuyés sur l'horloge du bar et quelques frappements de mains énergiques de Marianne.

Elle servit des bières à Bernard, puis à Albert, elle dit à Cindy qu'elle n'avait plus besoin de son aide pour ce jour-là, et qu'elle pouvait rentrer chez elle. Pierrot arriva sur ces entrefaites, lui reparla de la kermesse. Elle prit le temps de lui répondre, de lui promettre quelques tartes maison pour garnir les stands destinés à récolter de l'argent pour un voyage scolaire, elle fit semblant de croire que les bénéfices recueillis iraient entièrement dans l'escarcelle de l'école. En fait, elle soupçonnait Pierrot d'en prélever chaque fois une partie pour se dédommager de l'investissement qu'il déployait pour le festival de musiques folkloriques qu'il avait créé. Elle s'engagea d'ailleurs à assister au moins à un des concerts donnés cette année et elle lui assura que... Elle ne l'écoutait plus. Elle connaissait son discours par cœur, elle « approuvait sa générosité », elle ne « doutait pas de sa capacité à récolter des fonds pour les enfants », pour le festival, pour les... Elle était d'accord avec tout, elle acceptait tout en vrac. Elle ne pouvait faire autrement. Pierrot était insistant. Elle se surprit à jeter des coups d'œil à la porte d'entrée. L'étranger ne viendrait plus ce soir. Elle le regretta presque. Elle était curieuse. Depuis qu'il était arrivé au village, les ragots et les suppositions

allaient bon train. Qui était-il ? Que venait-il faire ici ? Selon les on-dit, il avait loué une chambre aux Glycines, pour un mois ! Cela ne s'était jamais vu en pleine saison touristique ! La patronne de l'hôtel avait maintenu le tarif « haute saison ». Il avait donc de l'argent... Il était seul, ne parlait à personne, il se promenait parfois sur le chemin qui mène à la Seine, derrière le moulin des Chennevières, à la tombée de la nuit. D'autres l'avaient vu redescendre de la colline un matin de très bonne heure, alors qu'ils partaient travailler. Il intriguait. Elle se surprenait « à penser » comme les autres. Serait-ce le début de son intégration dans la communauté ?!

Alain avait rangé la cuisine, toujours efficace, attentif, discret, silencieux. Il la salua et sortit par la porte arrière dont il avait les clefs.

— Bon, c'est la dernière bière, je vous préviens.

Il y eut le raclement des pieds de tabourets et la porte se referma sur Bernard, dont les mots emportés dans la nuit, à propos de « ce jardin pourri qui lui cassait le dos », laissèrent à Marianne un sentiment amer, elle qui ne se lassait jamais d'arpenter les allées du jardin de Claude Monet, à chaque saison, tant elle était émerveillée par ces renaissances parfaitement orchestrées, ses explosions de couleurs savamment renouvelées. Elle donna un double tour à la serrure et vérifia que toutes les ouvertures sur l'arrière étaient elles aussi fermées à clef.

Le lendemain lundi était son jour de congé. Les autres commerçants de Giverny ne s'accordaient aucun repos tout au long de la saison touristique. Il fallait profiter « à fond » de la manne distribuée par le peuple des adorateurs du maître de l'impressionnisme, venus de tous les horizons, de l'empire du Levant à l'empire américain, fondus en une masse, symbole d'abondance et de prospérité pour le village. La permission de ne pas

travailler qu'elle s'octroyait chaque lundi était sa respiration. Les autres pouvaient la traiter de « Parisienne », ce qui voulait dire, chez eux, paresse, frivolité, petite fille à papa, la réalité était tout autre. Elle avait vécu si longtemps à l'écart des odeurs de sous-bois, loin de la boue qui colle aux chaussures et des blés qui crépitent au soleil, dépossédée de l'averse qui fait s'ébrouer animaux et plantes, de la neige qui engourdit de son silence tout un village. À Paris, la neige ne survivait pas à la nuit, elle se consumait sous les brûlures du sel versé au petit matin. À Paris, la boue était contenue, maîtrisée par le goudron des trottoirs qui laissait aux chaussures des passants la brillance du cuir ciré. À Paris, les seuls animaux que l'on voyait étaient de gentils toutous trotinant au bout de leur laisse avec application, calés sur les pas de leurs maîtres, leurs pattes mouillées sitôt essuyées à l'entrée de l'appartement. À Paris, le soleil était gluant, il fixait la pollution de l'air sur les bras, les jambes, les visages, faisant naître une sueur aigre, tenace. À Paris, l'odeur des carburants se mêlait à celle du métro et celle des cigarettes de la clientèle des bars, consommateurs frigorifiés en hiver ou ruisselants en été, renvoyés sur les trottoirs comme une horde de sans-abri d'opérettes, le temps de tirer quelques bouffées. Lorsqu'elle s'était installée dans ce village, elle s'était promis de garder un jour durant la semaine, « sa » journée à elle seule, pour parcourir les chemins de la colline, les bords de la rivière Epte ou ceux plus imposants du fleuve tout proche, le seul trait d'union entre elle et la capitale, la Seine, qui retrouvait là son essence sauvage, indomptable. En hiver, elle pouvait se réveiller et sortir de son lit coincé entre les deux collines, elle pouvait envahir le bas du village, silencieuse, obstinée. Seuls les pommiers normands témoignaient de la présence des prés qui se noyaient doucement. Les

péniches continuaient leurs va-et-vient, les contours du fleuve s'estompaient, les bateaux slalomaient entre les arbres et les premières maisons dans un effet d'optique facétieux. La nature pouvait être pleine d'une fantaisie qui n'appartenait qu'à elle.

Ce jour-là, après avoir appelé ses parents, après quelques courses à Vernon et un déjeuner avalé devant la fenêtre ouverte de sa chambre – elle n'aimait décidément pas la cuisine du restaurant, trop sombre, trop chromée –, elle irait se balader sur les hauteurs de Giverny en direction de Gasny, là où la colline se pare d'une allure alpestre, avec ses coteaux dégarnis, ses blocs de pierraille, ses herbes folles déjà grillées par le soleil d'avril, ses genévriers, ses cytises jaunes et ses dénivelés vertigineux. La vue s'étirait de la zone du marais de Giverny, ancienne patinoire naturelle sur laquelle s'égayaient les belles-filles de Monet durant les hivers rigoureux du début du XX^e siècle, et actuellement replanté de peupliers français, jusqu'aux crêtes de la Roche-Guyon et n'était mutilée par aucune de ces constructions de villages nouveaux, sortes de cités HLM à l'horizontale qui s'éti-raient à perte de vue du côté de Vernon. Elle adorait ce flanc de colline délaissé. Un troupeau de moutons noirs l'habitait parfois, idée introduite par le conservatoire des espaces naturels de Normandie pour son entretien. Sans l'aide des bêtes, ce territoire aurait eu tendance à se couvrir de buissons épineux infranchissables. Elle descendit la rue Claude-Monet jusqu'à la Fondation, et tourna à gauche dans la rue abrupte juste avant l'hôtel des Glycines. Elle longea les quelques pavillons de banlieue des années 60 posés là à flanc de coteaux, présence incongrue dans ce paysage normand qui surplombait le jardin de Monet. Mais c'était le passage obligé qui ouvrait la voie vers le monde sauvage de la colline. Elle s'enferma dans ses songes le temps de les distancer.

Le corps est emporté.

Il laisse une flaque d'eau sur la terre poussiéreuse du chemin.

Une algue verte s'accroche à la main qui disparaît dans la fameuse housse noire, préfiguration de l'étape morgue.

La jolie composition préraphaélite se retrouve emmaillotée dans son cocon de plastique zippé de haut en bas.

Le ruban jaune qui balise la zone va rester un moment, le temps de réfléchir, de revenir, d'arpenter les rives de ce petit cours d'eau qui serpente le long des prés et du marais à l'est de Giverny.

Le soleil a fini par percer le coton dense et mouillé qui absorbait toute chose.

Une vache s'est approchée et contemple avec curiosité ces cosmonautes blancs qui remballent leurs outils d'investigation et qui dépoussièrent leurs mocassins plus adaptés à la moquette du commissariat de Vernon qu'à la bouillasse des chemins creux impressionnistes.

4

Quelqu'un lui maintient un oreiller sur la bouche, il étouffe. Il essaye d'aspirer une gorgée d'air frais, hoquette, s'étrangle. Il ne distingue plus les contours de la fenêtre. Des particules de moquette marron se détachent. Sa bouche se remplit de ces fragments duveteux et il sent son cœur s'arrêter de battre.

Un cri le réveilla, son propre cri. Ses draps étaient trempés de sueur. Il eut peur que les clients de l'hôtel ne l'aient entendu, et surtout que M^{me} Fabre, la directrice de l'établissement, ne l'interroge sur ses tapages nocturnes. Car cela faisait déjà la troisième fois que des cris incontrôlés sortaient de sa gorge au petit matin et, pour rien au monde, il n'aurait voulu expliquer à cette femme, ces peurs, cette angoisse, cette douleur qui l'étreignaient jour après jour, depuis que...

Il se leva, se passa la tête sous l'eau et décida de se mettre pour de bon à sa table de travail. Son éditeur voulait une suite aux aventures de l'inspecteur Delâtre et de sa fidèle collaboratrice, Danièle Raoul¹. Il était venu là pour écrire, il s'était donné un mois pour s'imprégner

1. Voir *Meurtres en série à Giverny*.

des lieux qu'il avait déjà parcourus quatre ans auparavant, le temps d'un week-end, incognito, noyé dans la foule des touristes, pour son premier roman. Cette fois, il avait voulu une totale immersion dans le village, rencontrer ses habitants, glaner des anecdotes, broser les portraits de ces gens qui vivaient en parallèle avec les visiteurs sans jamais les aborder, chacun embarqué sur deux navires qui voguaient côte à côte, sous des pavillons différents et qui ne connaîtraient jamais ne serait-ce qu'un début de fraternisation. Il voulait tracer les grandes lignes de son roman policier ici et l'achever à Paris, dans son appartement douillet et désormais si vide du boulevard Saint-Germain. Peut-être doutait-il de son imagination, peut-être était-ce pour cela qu'il avait choisi ce mode de travail, cette plongée au cœur du décor de cette intrigue qu'il construirait au fur et à mesure des jours passés à Giverny, et qui deviendrait « sa » réalité, le temps de ce séjour normand. Une semaine qu'il supportait les murs moquetés de la chambre n° 4 de l'hôtel des Glycines, une semaine qu'il écoutait et participait parfois aux conversations des locaux, le soir, au bar du restaurant de la belle Marianne. Et toujours rien, pas même l'amorce d'un tout début d'histoire. Devait-il broser, dès maintenant, le portrait de la victime autour de laquelle s'articuleraient les investigations des deux inspecteurs ? La victime serait-elle un homme, une femme ? Il faudrait ajouter petit à petit les personnages qui contribueraient à la véracité de son récit, décrire les lieux qui formeraient un écrin au meurtre programmé dans sa tête. Mais pourquoi encore un meurtre dans un village somme toute tranquille malgré les hordes de touristes qui l'envahissaient à la belle saison ? À part de petits vols dans les voitures garées sur les parkings, et quelques abandons de chiens avant les grandes vacances, laissés « à la bonne grâce des